

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Pierre Cassou-Noguès, *Hilbert*, Paris, Les Belles Lettres (Coll. Figures du savoir), 2001, 169 p.

par Yvon Gauthier

Philosophiques, vol. 29, n° 2, Automne 2002, p. 391-392.

Ce compte rendu est disponible à l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/006283ar>

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

nier chapitre, « Le bien dans la vie humaine », en distinguant d'abord les aspects subjectifs (la satisfaction) et objectifs (ce dont nous sommes heureux) des biens humains, puis en soutenant que l'objectivité des biens peut être prudentielle ou intrinsèque, « répondant à des nécessités de notre pensée » (p. 284), affirmation qui mériterait une investigation métaéthique, que l'auteure signale seulement pour passer à ce qui l'intéresse, la forme de bien humain qu'est la « vie bonne ». Canto-Sperber termine son ouvrage en défendant la thèse d'un bien formel et d'un ordre des biens (p. 290), afin de répondre à l'exigence normative, à la contrainte de cohérence et à l'objection pluraliste dans le contexte contemporain. La philosophie, conclut-elle, est « une forme à imprimer dans la vie », ce qui requiert une « élaboration individuelle » (p. 292) On retrouve ainsi le projet socratique : réfléchir plus pour vivre mieux ; il s'agit toutefois d'une conception formelle et générale du rôle du bien dans une vie humaine, qui ne se confond donc pas avec la prétention de dicter comment vivre.

On peut souhaiter que ce travail en inspirera d'autres qui feront progresser ce type d'entreprise. Car tout ne va pas de soi dans la conception rationaliste de l'auteure : est-il si évident que les pensées et les croyances peuvent modifier la conduite du moi ? L'autonomie de la philosophie morale ne peut signifier isolement, et la psychologie morale peut être ici une aussi bonne alliée que la littérature. Par ailleurs, quelles conceptions des « biens publics » et des questions politiques découleraient de ces invariants de la vie humaine ? Canto-Sperber se demande comment rendre vivante la réflexion éthique au sein de la société civile (p. 135) ; cela irait-il jusqu'à défendre l'idée d'une « social-démocratie aristotélicienne » comme l'a fait récemment Martha Nussbaum ? Malgré ces quelques lacunes, il reste que cet ouvrage contribue dès maintenant à l'échange d'idées en philosophie morale, aussi bien en France qu'ailleurs.

ANDRÉ DUHAMEL
Université de Sherbrooke

Pierre Cassou-Noguès, *Hilbert*, Paris, Les Belles Lettres (Coll. Figures du savoir), 2001, 169 p.

Ce petit volume consacré à Hilbert est le vingt-neuvième de la collection « Figures du savoir » publié aux éditions Les Belles Lettres. Nous avons rendu compte du *Cantor* de Jean-Pierre Belna dans la même collection ici-même (*Philosophiques*, vol. 28, no.1, 2001, pp. 238-239). La vocation pédagogique de cette collection ne se dément pas dans le présent opuscule : il s'agit en fait d'une présentation simplifiée (trop simplifiée à certains moments) des aspects les plus connus de l'œuvre de Hilbert. L'ouvrage est d'un mathématicien philosophe qui n'est manifestement pas logicien, puisque les questions délicates de la métamathématique hilbertienne semblent lui échapper.

Sur un ton résolument vulgarisateur, l'auteur présente la méthode axiomatique (chap. II) et le programme formaliste (chap. III) après avoir consacré un long chapitre initial à l'homme et à l'œuvre. L'œuvre, l'auteur l'a peu lue si l'on se fie à son rapport. Il n'a pas lu Kronecker non plus, dont il répète (pp. 26 et 42) qu'il a peu écrit, ignorant du même coup les cinq tomes des *Werke* (deux mille pages) édités par les soins de Kurt Hensel et qui contiennent le texte séminal de 1882 « *Grundzüge einer arithmetischen Theorie der algebraischen Grössen* » qui fait à lui seul près de 150 pages. Cette ignorance n'est pas sans conséquence, puisqu'elle pousse l'auteur à des déformations historiques

importantes lorsqu'il tente de faire reposer le finitisme de Hilbert sur les critiques de Poincaré alors que de l'aveu même de Hilbert, c'est Kronecker qui a inspiré sa démarche dès le départ. Les premiers travaux sur la théorie des invariants réfèrent constamment à Kronecker et utilisent même le langage kroneckerien des domaines de rationalité « *Rationalitätsbereiche* » plutôt que celui de la théorie dédékindienne des corps « *Körper* ». Jusqu'à la fin, Hilbert reconnaîtra sa dette envers Kronecker et l'auteur ici n'a pas pris la peine de chercher plus loin que les lieux communs habituels sur le nombre tout en reprenant le barbarisme « contentuel » calqué sur l'anglais « contentual » pour rendre l'allemand « inhaltlich » que des auteurs plus avertis ont traduit par « logique interne ». Pour le reste, l'exposé de la méthode axiomatique et du programme formaliste ne dépasse guère le commentaire scolaire d'une initiation élémentaire. S'il y a peu d'erreurs factuelles — on doit lire 15 au lieu de 14 (en page 47) pour le problème de Waring résolu par Hilbert qui stipule que tout entier s'écrit comme somme d'au plus quatre carrés, d'au plus neuf cubes, etc. et Gödel (page 158) n'a pas démontré en 1938 l'indépendance de l'axiome du choix et de l'hypothèse du continu, mais leur consistance relative — on ne peut s'attendre à une interprétation neuve d'un auteur et d'une œuvre parmi les plus importantes du vingtième siècle.

Trois appendices contiennent des définitions (I) et des notices biographiques (III). Le deuxième sur la philosophie du signe tente un curieux rapprochement entre Gentzen et Derrida. La contribution philosophique de l'auteur se résume à déclarer que le raisonnement linéaire, que Gentzen désignait comme « *lineares Rasoniren* », se prête à la lecture derridienne du privilège de la voix ! On pourrait ajouter que ce sont les séries de puissances infinies (en analyse mathématique) qui en notent les intonations. En somme, cet ouvrage d'initiation ne servira qu'à un public peu averti qui n'en sortira pas beaucoup plus instruit.

YVON GAUTHIER
Université de Montréal

Alain Boyer *Hors du temps. Un essai sur Kant*, coll. « Problèmes et controverses », Vrin, Paris, 2001, 309 pages.

Alain Boyer, qui de son propre aveu, n'est pas un spécialiste de Kant, s'aventure sur le chemin des études kantiennes avec un livre dont la vocation polémique est évidente. L'auteur entend s'inscrire en faux contre la thèse communément admise selon laquelle Kant serait un penseur typique des Lumières, un humaniste et un libéral. Contre cette idée reçue, l'auteur soutient que Kant est avant tout un métaphysicien, tenant de l'absolutisme et de l'ordre, dont le but manifeste n'est pas de saborder toute spéculation métaphysique, mais d'assigner des limites au savoir théorique afin de protéger la religion et la morale des fléaux qui la menacent : le matérialisme et l'athéisme. Le titre, *Hors du temps*, rappelle l'hypothèse heuristique qui oriente toute la recherche, à savoir que l'on ne peut comprendre Kant sans tenir compte de l'opposition métaphysique fondamentale qui traverse tout l'œuvre et lui donne son sens, soit celle du sensible et de l'intelligible. L'auteur tient également à nous informer des présupposés herméneutiques qui ont guidé sa recherche et d'un certain nombre de postulats incontournables au sujet de la pensée de Kant. Bien que l'on puisse discuter de l'utilité réelle de cette mise au point d'ordre méthodologique, on doit reconnaître que certains de ces présupposés